

Lyane Guillaume

# Les errantes

*Chroniques ukrainiennes*

roman



éditions du  
**ROCHER**

LYANE GUILLAUME

# LES ERRANTES

*Chroniques ukrainiennes*

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© 2014, Groupe Artège  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco  
[www.editionsdurocher.fr](http://www.editionsdurocher.fr)

ISBN : 978-2-268-07738-3

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

duquel une lampe Majorelle (Monsieur Victor) se dressait en équilibre.

Au pied du buffet, des bidons de Novost vides (ça peut toujours servir), trois malles remplies de vêtements (Mlle Véra) et un bocal de formol contenant soi-disant une grenouille (Olga Bobrovko). Bien cachés derrière le buffet, des paquets d'archives ficelées (Arcadi) d'où émanait l'odeur de poisson caractéristique de la pâte à papier soviétique, et trois petits mulots desséchés empalés sur une pique à brochette (les enfants Bobrovko), vestiges d'un exercice de dissection.

Devant le buffet traînaient d'antiques valises aux ferrures rouillées dont on ne savait plus depuis longtemps à qui elles appartenaient ni ce qu'elles contenaient, et plusieurs masques à gaz, souvenir de la Grande Guerre patriotique.

Il y avait aussi une vieille Singer (Madame Veuve), un trophée en bronze représentant la faucille et le marteau (Arcadi) et un portrait à l'huile d'une femme radieuse en robe du soir : la mère de Mlle Véra disparue dans un camp.

À droite du buffet... Qu'y avait-il à droite du buffet ? Si... une poussette déglinguée ayant promené successivement les trois rejetons Bobrovko puis Oxana et qui, une fois remise, avait servi à Mlle Véra de coffre à chaussures.

Et les photos érotiques ! Marina allait oublier l'essentiel : une dizaine de boîtes à gants contenant des photos très osées prises par la grand-tante de Gabriel, une poétesse homosexuelle des années 1920 tombée dans l'oubli.

Gabriel dit « l'érotomane » devait son sobriquet non pas à ce subversif héritage – les photos ne seraient découvertes que plus tard, comme d'autres secrets enfouis dans le bardak – mais à son incontestable *sex-appeal*. Jeune scénariste en vue, il jouissait d'un statut privilégié parmi le *beau monde* soviétique, et quoique membre de la très officielle Union des cinéastes, se prétendait par snobisme dis-sident.

Il y avait aussi, alignés le long du mur, les inévitables cadavres de bouteilles (Arcadi mais aussi un peu tout le monde) ainsi que des piles de vieux journaux, la *Pravda*, les *Izvestia* et la *Komsomolskaïa* faisant office de protections hygiéniques pour les dames, et de papier toilette pour tous. Enfin, une tirelire de porcelaine ébréchée vaguement Louis XVI (Mme Veuve) en forme de meule de paille trônait sur le fameux frigo hors d'usage, pivot du bardak, dans lequel Mme Djerzinski laissait pourrir les légumes.

Et pourtant, se souvenait Marina, quelle allure cette entrée, avec ses colonnes ioniques disposées en ovale, son lustre d'origine et son vitrail Art déco ! Le papier peint tombait en lambeaux, le parquet pourrissait sous un vilain lino mais, qu'importe, quand le soleil passait à travers le vitrail, il mouchetait le bardak de taches colorées soulignant chaque détail, sculptant chaque relief, transformant ce piteux échafaudage en retable baroque. Alors la rouille devenait dorure, la poussière velours et la laideur beauté.

Dans ces années-là, Arcadi poursuivait Marina de son affection bourrue.

– Marina-Marinetta ma voisinette, quel joli brin de fille tu fais.

Il avait une façon bien à lui de s'exprimer, verbeuse et imagée, usant et abusant jusqu'à la nausée de ces diminutifs affectueux et autres mièvres suffixes dont est friande la langue russe.

– Avec ton petit cul en brioche, bientôt, tu feras des ravages.

Marina ignorait alors de quels ravages elle allait se rendre coupable mais par précaution implorait Dieu chaque jour que tous la veuillent absoudre.

Tel qu'il apparaîût sur la photo, Arcadi Arcadiévitch devait avoir dans les soixante ans, ou peut-être cinquante. Vêtu de son éternelle chemise à carreaux sous un chandail tricoté, la casquette plate vissée sur le crâne, il avait le faciès rougeaud et le nez spongieux du Soviétique de base, et ses yeux délavés avaient toujours l'air de baigner dans leur jus.

C'est qu'Arcadi, dans sa jeunesse, avait abusé de la soudure et ses yeux avaient fondu. Né dans une famille d'ouvriers à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est le luxueux restaurant La Vigne d'or. Marina se souvient y avoir dîné avec son amant. La soirée s'était mal terminée et elle préfère ne plus y penser...

Le chauffeur allume la radio et Marina dresse l'oreille.

« En ce vendredi 3 décembre 2004, annonce le présentateur, la Cour suprême d'Ukraine a proclamé l'annulation du scrutin de novembre dernier et l'organisation de nouvelles élections le 26 décembre prochain. »

Le chauffeur hoche la tête en signe de désapprobation tandis que Marina pose sur l'épaule de sa fille une main complice : une nouvelle chance pour leur candidat à elles, Iouchtchenko, le candidat des démocrates pro-européens ?

–De toute façon, murmure Oxana en se retournant vers sa mère, à cette date-là, on sera loin toi et moi.

La photo a glissé des mains de Marina. Elle se penche pour la ramasser, écartant du pied quelques vieux papiers, un bidon vide, des chiffons tachés de cambouis. Les Arcadi, Mlle Véra et autres Djerzinski, c'était ma famille se dit-elle, et la pensée qu'elle ne les verra plus la remplit d'une tristesse... inexplicable. Car enfin, que de fois elle les a haïs et envoyés au diable ! Que de fois elle a rêvé de fuir cette vie médiocre, ce logement vétuste, ces gens bornés ; que de fois elle s'est imaginée assise dans un taxi filant vers l'aéroport !

Souvenir, souvenir... Un flash dans sa tête, un instantané, une scène de la vie ordinaire des komunalka, un jalon dans la sienne.

Un matin de bonne heure. Marina a seize ans. Un transistor grésille. Jaloux de voir Mao serrer la main à Nixon, Brejnev a décidé de se rapprocher de l'Occident et inaugure la « Détente ».

Devant la salle de bain, l'inévitable queue. Ils sont là, mal réveillés, à bâiller d'un air absent devant la porte close. De longues minutes passent. On toussote, on se gratte, on s'observe. Les pieds commencent à trépigner. Qui est donc cet énergumène qui fait attendre tout le monde ?

Madame Veuve, lèvres pincées dans son éternel tailleur gris – elle ne se montre jamais en peignoir – se tient coite, trousse de toilette sous le bras. Arcadi, en maillot de corps, commence à perdre patience et menace d'aller se débarbouiller sur l'évier où s'entasse la vaisselle. C'est qu'on l'attend au siège du Parti !

– Ça doit être Olga, dit Mme Djerzinski. Elle vadrouille toute la nuit et au matin, on la retrouve endormie n'importe où.

– Olia-la-benête aussi futée qu'une guimauve, tu nous fais une petite fausse couche ou quoi ? tonne Arcadi en tapant du poing sur la porte. Mais du fond du couloir Olga apparaît, faisant taire les soupçons.

On en déduit que c'est Gabriel.

– Gabriel Ivanovitch, petit Gaby-Maby, gentil voisin que nous aimons tous, dit alors Arcadi d'un ton patelin, la joue contre la porte – les autres, l'oreille tendue, serrés en grappe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'esprit que, peut-être, c'est au moment où elle le quitte que se joue le destin de son pays.

C'est à la faveur d'une querelle entre voisins que Marina en avait appris un peu plus sur Monsieur Victor.

Janvier 1979. L'Armée rouge venait d'envahir l'Afghanistan dans le but louable de « porter secours » à un peuple frère mais au 7 de la rue Engels, on se sentait loin de tout ça.

Le *komunalka* au complet se trouvait rassemblé dans le hall en rotonde, autour d'une de ces fuites qui pourrissent la vie du citoyen soviétique. Dans l'appartement au-dessus, un tuyau d'évacuation s'était rompu, et un liquide visqueux et nauséabond s'écoulait le long du mur jusque sur le linoléum. Arcadi avait décrété l'état d'urgence et décidée de prendre la situation en main.

En dehors des *kapitalni remont*, remise en état à grande échelle décidée par les Autorités tous les trente ou quarante ans, nuls travaux n'étaient jamais entrepris dans les immeubles, et l'on était contraint de se débrouiller soi-même avec ce que l'on avait sous la main. Volonté délibérée du Parti – la notion de confort s'opposant à l'esprit du socialisme – ou manque de main-d'œuvre – les bons artisans n'étant pas légion au royaume des prolétaires – la raison n'en avait jamais été claire pour Marina.

Juché sur un tabouret, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, Arcadi achevait de colmater la fuite avec un mélange de colle et de mie de pain. La cuvette ayant servi à

recueillir les eaux sales reposait à ses pieds, et les conseils fusaients autour de lui :

– Arcadi Arcadiévitch, disait Gabriel l'érotomane qui sortait de chez le coiffeur, votre mortier me paraît aqueux, il ne séchera jamais. Il aurait fallu ajouter du sable.

– Vous n'y êtes pas, interrompait Monsieur Djerzinski, c'est du plâtre qu'il aurait fallu.

Et chacun de donner son avis. Tout à coup, une cloque se forma sous le mortier et l'eau se remit à dégouliner.

– On vous avait prévenu, Arcadi Arcadiévitch, dit Djerzinski. Et il n'eut pas un geste pour lui venir en aide.

– Passez-moi donc la cuvette-muvette, rugissait Arcadi, et plus vite que ça.

Mais il fallait d'abord la vider.

– Qui s'en occupe ? s'enquit Gabriel, qui n'avait pas envie de salir son nouveau blue-jeans. Il faut dire que Petit Gaby en imposait plus que jamais : il avait été vu en ville en compagnie de Serge Bondartchouk, le célèbre cinéaste né en Ukraine.

Madame Veuve se taisait, toisant son monde, Mlle Véra gardait les yeux rivés au sol. Pendant ce temps, la fuite reprenait de plus belle, diluant le mortier, détruisant les efforts d'Arcadi qui braillait : « Foutre-Dieu, ma cuvette ! »

Marina s'apprêtait à se dévouer quand Monsieur Victor s'interposa, habitué qu'il était à rendre service. Avec une force insoupçonnée, il souleva la cuvette et de sa démarche restée princière se dirigea vers la cuisine pour vider l'eau. C'est alors que, contournant le bardak, il se prit le pied dans un paquet

d'archives (Arcadi) tandis que son crâne heurtait le buffet Empire (Madame Veuve). Au même moment, comme si Foutre-Dieu avait eu pitié de Monsieur Victor, un miracle se produisit : la fuite se tarit d'un coup et le « mortier aqueux » d'Arcadi devint dur comme du roc.

Victor Granducovitch n'attendit pas longtemps d'être relevé, frictionné, tamponné, consolé et même embrassé (Madame Veuve).

Une fois remise de ses émotions, la petite troupe ne put que constater les dégâts : la fuite était enrayée mais le contenu de la cuvette avait giclé et s'était répandu sous le bardak.

Encore un peu *groggy*, Monsieur Victor toussota et, avec sa délicatesse habituelle, tourna plusieurs fois sa langue dans sa bouche avant d'oser l'ouvrir : puisque nous étions tous réunis, pourquoi ne pas en profiter pour nett... – il hésitait, cherchait ses mots, soucieux de pas heurter son monde –... donner un léger coup de propre au bardak ? Il avait aperçu des cafards l'autre jour et il lui semblait urgent d'intervenir avant qu'ils ne se multiplient. Le temps de passer la serpillière, ce dont bien sûr il se chargeait, chacun transporterait ses affaires dans sa chambre et les époussetterait avant de les remettre en place.

Gabriel suggéra la suppression pure et simple du bardak devenu selon lui insalubre et dangereux.

Cette audace lui valut une volée de bois vert.

– Impossible ! hennit Madame Djerzinski. Ce serait trop récalcitrant. Ce frigo doit rester là. J'en ai besoin pour mes légumes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

En apercevant le Palais Garnier, Marina n'avait pu retenir un cri de joie. Ici avaient dansé Anna Pavlova, Maïa Plissetskaïa et ce Rudolph Noureev dont le destin commençait à la passionner. En 1961, au moment d'embarquer dans l'avion qui devait le ramener à Moscou après une tournée parisienne triomphale, n'avait-il pas sauté la barrière et demandé l'asile politique ?

– Camarade Abalenskaïa, pourquoi ce cri ? avait glapi l'accompagnateur, un type du KGB, en dévalant l'allée centrale du car pour se ruer sur elle, il ne faut pas admirer les monuments d'une ville capitaliste. Nos monuments à nous sont bien plus beaux. Pensez à l'Opéra de notre chère ville de Kiev.

Il avait bien appris sa leçon et la récitait avec une maladresse risible qui ne fit rire personne.

Marina savait par Monsieur Victor que l'Opéra de Kiev, comme tant d'opéras de par le monde, avait été édifié sur le modèle du Palais Garnier dont il n'était qu'une pâle réplique, mais elle garda ses réflexions pour elle.

La troupe logeait dans un hôtel proche du théâtre où elle devait se produire. De catégorie moyenne, il leur parut luxueux.

– Les Français sont riches et nous, on a l'air minable ! se lamentaient les danseurs dévorés d'envie. La fée Dragée de *Casse-Noisette* et le prince Siegfried du *Lac* en pleuraient de rage.

Comme il était interdit de sortir de l'hôtel, chacun avait apporté, soigneusement roulés dans du papier journal, saucissons du docteur, morceaux de lard et soupes en sachet. À l'heure des repas, les fées Dragées, prince Orgeat, Odette et

autres cygnes se retrouvaient dans la chambre du maître de ballet, remplissaient d'eau lavabo et bidet, y versaient parcimonieusement le contenu d'un sachet et portaient le tout à ébullition au moyen d'un accessoire soviétique par excellence, le *kipitilnik*. Cette résistance électrique rudimentaire en forme de fer à friser qu'on laissait tremper dans l'inconscience la plus totale du danger, nul citoyen se rendant à l'Ouest n'aurait omis de l'emporter.

Quant à leurs misérables « steaks » dont même les chiens français n'auraient pas voulu, la troupe les faisait griller entre deux fers à repasser tenus bien serrés au-dessus du verre à dents, histoire de ne pas perdre le jus. Un soir que kipitilnik et fer à repasser fonctionnaient de concert, les danseurs provoquèrent un court-circuit qui sema la panique dans l'hôtel. Le lendemain, vertement semoncés, ils se contentèrent du robinet d'eau chaude et avalèrent leur soupe tiède accompagnée de ce qu'ils avaient trouvé de moins cher à l'épicerie voisine : des boîtes de ronron.

La veille du départ, à la grande honte de Marina, ses camarades les princes et princesses, étoiles, cygnes et autres fleurs se livrèrent à une razzia digne de ces hordes mongoles qui ravagèrent Kiev au Moyen Âge. Animés d'une frénésie hargneuse, ils dévissèrent les ampoules électriques, arrachèrent les douilles, crevèrent matelas et coussins pour en voler la bourre, fauchèrent porte-manteaux, draps de bain et porte-savons... ainsi qu'un balai à cabinet tubulaire en inox d'un design inconnu en URSS qu'ils fourrèrent avec le reste dans leurs valises.

Qui dira leur excitation et leur anxiété au moment de sacrifier au rituel des cadeaux ? Rentrer au pays sans un souvenir pour chacun des membres de la famille eût provoqué un scandale. On se souvient du ténor moscovite qui, revenu les mains vides après avoir séduit le monde entier par sa voix d'or, avait été tout bonnement défenestré par sa femme.

Mais chacun disposait d'un bien maigre pécule. Quand il fallait s'enquérir du prix d'un article – l'accompagnateur s'en chargeait, bien que Marina parlât le français mieux que lui –, les artistes se sentaient humiliés d'avance, sachant que la somme dépasserait de loin leur budget. Marina se trouvait elle-même face à un dilemme : elle aurait voulu rapporter une cravate bleu lapis à Monsieur Victor mais sa mère exigeait du parfum, faute de quoi elle se livrerait à une de ces scènes dont elle était coutumière, prostrée sur le canapé-lit, le corps secoué de sanglots hystériques.

Dans le grand bazar parisien où une après-midi minutée et encadrée fut réservée aux achats, Marina dénicha une eau de Cologne bon marché qui avait le mérite de porter le prénom de sa mère : Clara. Elle put ainsi faire les frais d'un cadeau modeste mais choisi avec soin pour Monsieur Victor : un mouchoir d'un bleu profond qu'il arborerait en pochette le jour de sa mort.

Le dernier soir fut un triomphe. Le public bienveillant pouvait-il soupçonner les minables arrangements, les drames qui se déroulaient en coulisses et la fragilité des âmes sous les oripeaux de cour, les couronnes dorées et les tutus roses ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce fut le dernier.

Marina ne revit jamais Michel. Ainsi en avait décidé le sort. Michel n'était pas le père d'Oxana, ni François, Sébastien, Paul et les autres...

Elle qui était devenue guide pour dénicher un « Prince charmant » français, c'est d'un Biélorusse qu'elle tomba amoureuse ! Né à Minsk, Sacha avait quelques années de moins que Marina mais quand elle le rencontra à Kiev au printemps 85, il avait plus de souvenirs qu'un vieillard, une médaille à l'effigie de Lénine épinglée au revers du veston et le corps lacéré de cicatrices.

Le taxi file plein sud. Longeant le Dniepr, il surplombe son cours large et paisible. Le soleil se met à briller, éblouissant à travers le pare-brise. Le chauffeur aveuglé cligne des yeux, proteste et jure comme un charretier tandis que des rais lumineux transforment sa chevelure « couleur pâté » en casque d'or, son blouson de skai en armure.

À hauteur de l'hôtel Salute, il ralentit et Marina colle son nez à la vitre. À quelques centaines de mètres de là, sur la droite,

les bulbes, dômes, coupoles et clochetons de la lauré Petchersk éclaboussent le paysage de leurs bouillonnements d'or. Marina a fait si souvent visiter ce monastère, ses chapelles, son cloître, ses catacombes, son musée des bijoux scythes, qu'elle pourrait en reconstituer le plan de mémoire. Au-delà, non visible de la route, s'élève un monument dédié aux soldats soviétiques tombés en Afghanistan.

Sacha avait combattu en Afghanistan. Il décrivait à Marina les déserts grandioses, les mosquées, les bazars, les femmes voilées, sa stupeur devant un monde si... différent.

– Si arriéré, tu veux dire, corrigeait Marina.

– Non, insistait Sacha, différent, c'est tout. Pourquoi juger ?

Comme Monsieur Victor, il avait franchi les frontières, il avait connu autre chose et son cœur s'était agrandi.

Il évoquait les soldats soviétiques d'Asie centrale qui, sympathisant avec leurs frères afghans, s'étaient vus aussitôt rappelés à Moscou, les chars de l'Armée rouge embourbés face aux moudjahiddines armés de simples bâtons, les prisonniers pleins de dignité qui, avant qu'on les exécute, se prosternaient face contre terre pour invoquer Allah.

Il regrettait de ne pas avoir mieux fixé tout cela dans sa mémoire. C'est pourquoi, au sortir de la guerre, il était devenu photographe. Figurer le monde sur la pellicule, se l'approprier, rendre à l'éternité ce que la guerre lui avait volé, telle était son obsession. Il matraquait ce qui s'offrait à son regard dans la fièvre, avec véhémence et désespoir. Tirer, tirer... Comme le fer

à repasser dans la main de Mlle Véra violoniste ratée, l'appareil photo avait pris chez Sacha le relais de la kalachnikov. Le jour, il parcourait la ville, effrayait les enfants avec les crépitements de son flash ou, sous prétexte de faire son portrait, surgissait à l'improviste devant une femme pour la mitrailler. La nuit, ravagé par une insomnie qui le poursuivait depuis la guerre, il réveillait Marina et, comme s'il avait peur de la perdre, la prenait en photo sous toutes les coutures.

Marina le trouvait fragile et fantasque. Elle l'aimait comme on aime un petit frère. Elle ne voyait pas en lui un mari potentiel, à peine un amant.

Un jour, il l'entraîna chez des copains. Ils avaient « fait l'Afghanistan » eux aussi. L'un y avait laissé un œil, l'autre... ses deux jambes.

– Eh oui, je suis un samovar, comme on nous appelle ! s'était exclamé le cul-de-jatte avec dérision. Et il avait ricané quand Marina, lui prenant la main, avait prononcé des paroles de compassion.

Ils vivaient chichement, avec des pensions ridicules, se partageant une piaule minable dans une banlieue industrielle. À la fin du repas, ils avaient proposé à Marina du haschich afghan, « le meilleur du monde ». Elle avait refusé de « tirer un taf » quand son tour était venu de prendre entre ses doigts la cigarette bourrée d'une substance verdâtre mêlée au tabac. Sacha, lui, avait fumé et pris des tas de photos.

Des sanglots dans la voix, ils avaient ressassé encore et encore leurs souvenirs communs en écoutant une musique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Naïfs que nous étions, écrivait Marina, abrutis par la propagande ! Depuis l'enfance, on nous rebattait les oreilles avec la *guerre atomique*. Comme si la menace nucléaire ne pouvait venir que de l'extérieur, d'une armée étrangère, de cet empire du Mal situé de l'autre côté du Rideau de fer.

Au cas où les Américains attaqueraient l'URSS par la voie des airs et lâcheraient des bombes sur la Centrale, détruisant ainsi la précieuse industrie nucléaire soviétique, les écoliers avaient droit deux fois l'an à un *exercice d'autodéfense*.

Une sirène retentissait. Toutes affaires cessantes, il fallait plonger la main dans la réserve de masques à gaz, vestiges de la dernière guerre, en espérant qu'il y en aurait pour tout le monde, s'en coller un sur la figure et courir s'abriter sous les arbres pour se protéger des "atomes" qu'on imaginait gros comme des éclats d'obus. »

On ne leur avait jamais dit que le danger pouvait venir de l'intérieur, de la Centrale elle-même, d'une défaillance technique, d'une erreur humaine. Les techniciens soviétiques n'étaient-ils pas les mieux formés, les plus performants du monde, et les centrales soviétiques infaillibles ?

« On nous avait préparés au pire, écrivait Marina, mais ce qui devait arriver était bien pire encore. »

On ne leur avait jamais dit que le danger pouvait être beau, rouge, incandescent, sentir bon et prendre la forme d'un feu d'artifice. Encore moins qu'une fois l'incendie circonscrit, le danger subsisterait tapi dans l'ombre, invisible, impalpable, sans saveur, sans odeur, et d'autant plus redoutable.

L'atome soviétique était inoffensif, la science soviétique inégalable, le savant soviétique un surhomme. Voilà ce qu'on avait enseigné en classe à Katia, sa sœur, le poète, le philologue, le physicien et les autres...

Pourtant, tout commençait à craquer autour d'eux, en eux. Gorbatchev au pouvoir depuis un an mettait en place sa Perestroïka, la toute-puissante Armée rouge s'enlisait en Afghanistan, mais l'infailibilité de leur industrie nucléaire, ça, la jeunesse soviétique voulait encore y croire. La première centrale atomique jamais construite ne l'avait-elle pas été en URSS ? En juin 1954 exactement, quatre ans avant la naissance de Marina, Marina qui s'apprêtait à donner la vie à son tour.

Nuit d'avril.

Ils étaient une quinzaine, des couples, deux enfants. Des amis de Katia, des voisins, que Marina ne devait jamais revoir et qu'elle oublierait bientôt. On pendait la crémaillère. Il y avait les jumeaux Anton et Slava, un poète éméché et sa femme, un philologue inscrit au Parti, un écrivain qui ne l'était pas, un physicien grande gueule et sa femme mathématicienne, un étudiant en médecine, Katia-fée Dragée elle-même et sa sœur,

speakerine à la télévision. Ils croyaient au Progrès. Ils étaient beaux, joyeux, intelligents, optimistes, en bonne santé. Leurs vies seraient dévastées.

« Il faut haïr la science », écrivait Marina.

Réfugié sous le poêle à mazout, il y avait aussi Chachar, un petit chat tout noir qui se léchait les pattes. La sœur de Katia avait insisté pour venir avec lui.

Katia alluma la radio. Entre deux grésillements, on devinait les premières mesures du *Lac*. Quand il se passait quelque chose de grave en URSS, Tchaïkovski tenait lieu de bulletin d'information.

Katia appela ses parents à Kiev. Un incendie à Tchernobyl ? Ils n'étaient pas au courant.

– Tu vois bien ! s'exclama le grand barbu physicien au profil marxien. Et empoignant son accordéon, il entonna une vieille rengaine des *komsomols*, « Mon cœur est un moteur en flammes », qu'ils reprirent tous en canon. Émue aux larmes par ce rappel de leur adolescence, la sœur de Katia éclata en sanglots.

Il faut se méfier de « l'âme russe ».

C'était dans un village paisible non loin de Tchernobyl, le 26 avril 1986 entre 1 h 20 et 2 heures du matin.

Puis ils se mirent à bâiller. L'écrivain, Slava, Anton et sa fille, qui habitaient dans le voisinage, rentrèrent chez eux. Les autres s'étendirent à même le sol sur des sacs de couchage. Il n'y avait que deux pièces et un galetas dans la datcha de Katia.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dangereux de vous approcher. Vous êtes plus des humains, vous êtes des extra-terrestres.

« Les Martiens, c'était donc nous », écrira plus tard Marina.

Ces soldats venaient guerroyer. Contre qui ? Contre les gens du village, ceux des datchas comme ceux des isbas devenus en quelques jours, et à leur corps défendant, des extra-terrestres bourrés de plutonium, de « sérum » et de « trontium ».

Ils firent évacuer les maisons. Allez, ouste ! Ils regardaient les villageois avec méfiance, comme des bêtes curieuses. « On est venus vous chercher », répétaient les sauveteurs, mais ils regardaient ceux qu'ils venaient sauver comme des bêtes curieuses.

Un homme du village dirait plus tard qu'il avait ressenti la même chose qu'en 37, quand les soldats de Staline étaient venus l'arrêter. Staline s'efforçait alors de faire disparaître les Ukrainiens de la surface du globe. Ils avaient trop l'esprit d'indépendance, ces *moujiks* ! En les empêchant par la force de récolter leur blé, il avait provoqué une famine. Six millions de morts. Et à ceux qui eurent le culot de survivre, on envoya les soldats. « On vient vous chercher », qu'ils disaient, et ils les poussaient dans les camions.

Ces soldats de Staline n'avaient pas le choix. Ils obéissaient aux ordres. Eux aussi étaient les victimes du communisme, comme les petits hommes verts avec leurs masques à gaz, leurs bonnets de laine ou leurs tricots de plomb.

Des véhicules, ils sortirent des pelles, des pioches, des rouleaux de plastique et ils se mirent à creuser la terre. Le

plastique, il fallait le déposer au fond des tranchées pour éviter de « contaminer la nappe phréatique ». Et par-dessus, les petits hommes balançaient tout ce qui leur tombait sous la main : outils, paniers, socs, bancs, ballons, jerrycans, potirons, jouets, brouettes, remorques, et même les tracteurs... Il aurait fallu aussi enterrer les toits, les murs, et les maisons tout entières. Il aurait fallu enterrer les arbres, les nuages, l'eau, le ciel. Il aurait fallu enterrer la terre, contaminée elle aussi.

Et ils enterrèrent la terre en effet. Ils prélevaient la couche superficielle des champs, des jardins, des potagers avec leurs pousses, leurs cailloux, leurs graines, leurs vers, leurs larves, leurs insectes. Ils pelaient la terre, ils l'épluchaient tel un légume, s'y mettaient à dix pour rouler l'épluchure comme on roule un tapis et soufflant, ahanant, fredonnant des refrains de pionniers, jetaient le tout dans la fosse.

Pour un peu, ils auraient enterré les gens. Mais ils étaient venus les chercher pour les sauver. Allez ouste ! Les soldats tiraient en l'air. Des paysans sortaient de chez eux comme des rats de leurs trous, des familles entières à la queue leu leu, leur assiette de soupe à la main.

– Laissez ça et montez ! gueulaient les soldats. Une femme serrait une icône contre sa poitrine. Un soldat la lui fit lâcher d'un coup de genou puis se signa.

Des vieux refusaient de partir :

– On reste chez nous. Comment vivre ailleurs ?

Les bras en croix sur la porte de leurs chaumières, ils résistaient.

La porte, chose sacrée à la campagne. Elle isole du froid, des brigands et des loups. On y grave au canif la taille des enfants, on la sort de ses gonds pour servir de table aux mariages ou pour y exposer les défunts. De la naissance à la mort, la porte accompagne les humains. Pas question de s'en séparer !

Les vieilles, c'est la coutume, s'agenouillaient pour baiser la terre, cette terre qu'elles allaient quitter, cette terre nourricière devenue impure.

Pendant ce temps, les moteurs des bus ronflaient. Les pots d'échappement vibraient, crachaient leur gaz. Les soldats s'impatientaient. Une fillette voulait emporter son agneau qu'elle tenait au bout d'une corde. Un soldat lui trancha la gorge. La fillette aspergée de sang resta muette de terreur. Des animaux domestiques accouraient, des chiens, des chats, des chèvres, à qui les soldats barraient la route à coups de pied, à coups de crosse. Jappant, miaulant, bêlant à s'en fendre l'âme, les pauvres bêtes cherchaient leurs maîtres et les maîtres pleuraient, impuissants. Depuis les temps bibliques jamais, comme ce jour-là, ne fut aussi manifeste le lien ancestral, organique, entre l'homme et l'animal.

Puis les rouleaux de plastique vinrent à manquer. Alors, les soldats enterrèrent à même le sol et la nappe phréatique fut contaminée, le sous-sol avec elle. Il eût fallu creuser encore, retourner la planète jusqu'au magma, la traverser jusqu'aux antipodes.

Enfin, les soldats massacrèrent veaux, vaches, cochons, couvées, et les enfouirent à leur tour. On raconte que la terre est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Il ne lui restait plus qu'à rentrer chez elle.

Comment croire à la vie désormais, à la chance, au bonheur ?

Au plus profond d'elle-même pourtant, une lueur scintillait doucement, menaçant de s'éteindre à chacun de ses pas puis luisant de plus belle. C'était la petite phrase qu'avant de la congédier le vieux médecin aux mains gantées de caoutchouc vert avait prononcée : « Votre enfant est valide », et qu'elle se répétait comme un mantra, jusqu'au vertige.

Ainsi s'étourdissent les soufis, les derviches tourneurs : un mot prononcé à l'infini les arrache au monde d'en bas et les propulse vers l'ivresse d'un monde meilleur.

Valide, valide, valide... Elle s'y accrochait à ce mot, pour ne pas sombrer, s'effondrer, « se liquéfier ».

Valide, valide, valide, elle se le murmurait tout bas ce mot, dix fois, trente fois, cent fois ; il accompagnait sa marche, scandait sa respiration.

Cet enfant « valide », c'était son espoir unique, sa raison de vivre et d'avoir survécu.

– Vous voulez dire que vous n'avez décelé aucun... aucune malformation dans le fœtus ?

– Je vous dis que votre enfant est valide, avait répété le vieux médecin d’un ton un peu agacé, V.A.L.I.D.E, c’est clair ? Vous n’avez pas voulu avorter, c’était votre choix. Il vivra, ça c’est sûr... Allez, d’autres patients m’attendent... Adieu et bonne chance !

Parvenue au 7 rue Engels, Marina grimpe l’escalier en fronçant le nez comme à l’ordinaire – ceux du quatrième ont encore oublié leurs ordures ! –, une main sur son ventre. Oxana a encore bougé. Elle gambade, pédale, pirouette, valse. Oxana-la-battante se trouve à l’étroit, Oxana-la-rebelle réclame sa liberté.

Sur le palier, avec la joie inquiète d’un soldat regagnant le foyer après des années de guerre, Marina retrouve les sept étiquettes dans leurs cadres de style Nouille, le bardak, le vitrail, le lustre à pendeloques gris de poussière.

Depuis la mort de Monsieur Victor, c’était Mme Djerzinski qui lessivait le lino autour du bardak, mais un produit plus moderne et moins nauséabond importé d’Allemagne de l’Est avait remplacé le Novost. La Jument était vieille à présent et ressemblait plutôt à un hippopotame. Avec l’âge, ce qu’elle avait perdu en hauteur avait coulé le long des hanches.

Elle accueille Marina avec de tendres hennissements :

– Salut ma belle !... Essuie-toi bien les pieds, je viens de faire le ménage... Pas mal, ces cheveux ras. C’est la nouvelle mode ?... Alors, dis-moi, c’est pour bientôt le mouflet... Véra n’a pas fini de geindre quand elle l’entendra brailler... Au fait, pendant ton absence, un type a appelé pour savoir où tu en étais

de ton article. Alors comme ça, tu écris sur les danseurs qui ont fui leur patrie ? C'est du propre... Ah, petite Marina, tu nous as manqué pendant tous ces jours ! Comme je suis contente de te retrouver ! Viens donc manger un bout. Devine ce que j'ai sur le gaz : un bon poulet aux noix...

Elle étreignit Marina de ses bras hérissés de crins noirs, la couvrit de baisers humides où venaient buter ses dents.

L'appartement, les objets, La Jument elle-même, tout lui paraissait étrange, lointain. Comme si, Belle au bois dormant d'un conte cruel, elle avait dormi cent ans et non pas quinze jours. Rien n'avait changé pourtant. C'est elle qui avait changé. Elle avait été témoin de la plus grande catastrophe nucléaire du siècle.

Djerzinski apparut en pyjama, *La Pravda* à la main, sourcils en bataille, son éternel mégot éteint au coin des lèvres.

– Je viens d'entendre Gorbatchev à la télé, dit-il de sa voix nasillarde. La situation est sous contrôle. Ils ont même montré un couple en train de se marier dans la Zone. Il faut voir comme ils étaient beaux, ces jeunes, ils rayonnaient... Au fait, tu es au courant ? On a parlé de Tchernobyl là où tu étais ?

Marina se garda bien de leur dire « où elle était ».

– Il paraît qu'il faut laver les fruits et les légumes trois fois avant de les manger, reprit Mme Djerzinski. Même la viande. Ils disent qu'il faut la faire bouillir trois fois. Ils sont drôles, tiens ! Si je fais bouillir mon poulet trois fois, il n'en restera plus que la carcasse. Remarque, j'ai toujours entendu Olga Bobrovko dire que le chiffre trois...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sa panse de cuivre cabossé et son motif de trèfles gravé tout autour. Il se dressait, incognito, au milieu des poupées gigognes, des colliers d'ambre, des chapkas en fausse fourrure, des broderies au point de croix et des œufs peints destinés aux touristes. Marina contempla longuement ce samovar, de loin, sans oser l'approcher, comme un ami très cher perdu de vue, qu'on croise par hasard et qu'on n'ose pas aborder car rien n'est plus comme avant. Marina ressentit un désarroi immense et passa son chemin.

L'irradiation a circulé avec l'argent.

Le 11 août au matin, Marina munie d'un léger bagage sortit du komunalka. Elle accoucherait loin de Tchernobyl. À Yalta, une vague cousine se disait prête à l'accueillir.

Il y avait peu de monde à la gare cette fois-ci. Les fuyards de la première heure étaient loin, ceux qui avaient hésité à partir ne partiraient plus. L'accoutumance s'installait. L'apathie reprenait le dessus.

Marina avait passé les guichets et se dirigeait vers le quai quand elle glissa sur un crachat et tomba de tout son long sur le sol. Avant de s'évanouir, elle sentit l'enfant danser dans son ventre.

– Tu as bien failli venir au monde dans un train, dira plus tard Marina à sa fille, presque avec regret.

La veille de son accouchement, elle avait mis le point final à son article. Noureev était né dans un train. Jolie coïncidence, et que Marina crut prémonitoire. Sa fille serait une étoile. Elle l'imaginait déjà sur les planches, tutu long et diadème en strass,

bouclant sans effort ses trente-deux fouettés sous les ovations du public. La passion des coïncidences est universelle. Elles donnent à voir de l'ordre là où il n'y en a pas. Elles consolent, elles rassurent.

Les poils rêches d'une barbe malodorante lui picotèrent les joues et Marina reconnut le vieux pope-mendiant. Penché au-dessus d'elle, doigts crochus griffant l'air, il psalmodiait sa litanie :

– En vérité je vous le dis, il tomba du ciel une gigantesque étoile, ardente comme un flambeau, nommée Absinthe... Pluies noires, vents jaunes et fleuves amers empoisonneront la terre... En vérité je vous le dis, les vivants naîtront mort-nés...

Et Marina perdit connaissance. Autour d'elle, des badauds s'approchèrent puis s'enfuirent. Une femme courut chercher du secours qui ne vint jamais. Passe un homme élégant chargé de valises, un ingénieur du secteur pétrolier. Quoique pressé car son train pour Moscou est sur le point de partir, il s'émeut, pose ses valises, écarte le pope, soulève Marina dans ses bras et l'emporte vers sa *Volga* toute neuve avec chauffeur, oubliant ses valises. Celles-ci seront volées, la mission à Moscou différée. Mais la mère et l'enfant auront la vie sauve.

Dans la salle d'accouchement à la maternité, on s'affaire autour de Marina. On lui sourit. Elle émerge doucement d'un coma vaporeux, somme toute agréable car elle n'a pas souffert. Le bébé s'est retiré d'elle en douceur, comme un gâteau qu'on démoule ; il a glissé hors d'elle comme le noyau d'une cerise mûre sous la simple pression du doigt. Tout a été facile. Tout a

été délicieux. Un bonheur indicible envahit Marina tandis qu'elle prend sa petite fille dans ses bras. Mais voilà que la sage-femme lui annonce une « anomalie », et la montre du doigt. En un éclair, Marina comprend ce que la phrase si laconique du vieux médecin aux gants de caoutchouc – « votre enfant est valide » – signifiait. Elle signifiait : « Il vivra, mais dans quel état ? Je ne sais pas, personne n'en sait rien, et puis d'abord fichez-moi le camp, j'ai d'autres patients qui attendent avec des problèmes concrets, des pathologies plus graves... »

Devant Marina effondrée, la sage-femme se montre sévère. C'est une brave infirmière formée à l'école soviétique, un peu fruste, un peu rustaude, et qui en a vu d'autres. Les états d'âme sont pour elle un luxe inutile. « De quoi vous plaignez-vous, camarade ? Il y en a de la Zone, comme vous, qui accouchent de bébés en morceaux. L'autre jour, c'était un garçon avec une excroissance énorme sur le crâne : son cerveau avait poussé à l'extérieur. Votre fille, au moins, on peut l'opérer. Un coup de bistouri entre les jambes... »

La première opération eut lieu dans les deux heures qui suivirent la naissance.

Monsieur Victor était mort en mangeant du papier, Madame Veuve avait suivi, victime d'une scarlatine. Sacha n'avait pas résisté aux gaz toxiques qui rongeaient ses poumons. Désormais, Marina serait seule au monde avec sa fille malade.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avait été touchée par la grâce, si elle avait marché par miracle, peut-être deviendrait-elle un jour, par miracle, une jeune femme normale ?

On prétendait que les enfants de Tchernobyl avaient des pouvoirs surnaturels, qu'ils avaient vécu une expérience d'ordre cosmique qui ferait d'eux des génies ou des mutants. Des esprits exaltés évoquaient même une « race nouvelle » qui, d'après certains historiens, renouait avec les Sarmates. Cette tribu apparentée aux Scythes avait peuplé l'Ukraine dans les premiers siècles et jeté les bases d'une civilisation sophistiquée avant d'être emportée par les Huns.

Oxana en réincarnation de reine Sarmate ! Marina se laissait bercer par ces illusions.

Et puis, un détail l'avait touchée : Olga évidait une citrouille quand Oxana avait marché. C'est dans une citrouille transformée en carrosse que Cendrillon s'était rendue au bal et qu'elle avait rencontré le Prince charmant. La citrouille portait bonheur.

Marina avait eu chaud : la Bobrovko ne s'était aperçue de rien. Aurait-elle repéré l'« anomalie », elle en aurait informé tout le monde. Or rien, pas la moindre insinuation...

La petite pouvait se déplacer, c'était là l'essentiel. Il était temps, car elle devenait lourde. La poussette prêtée par les Bobrovko regagna sa place dans le bardak entre les cadavres de bouteilles et le vieux frigo plein de patates germées. Marina put souffler un peu et tout le monde s'en trouva soulagé.

La seule à regretter son statut de bébé prolongé était Oxana elle-même. Elle n'était plus le centre du monde. Elle ne

passerait plus désormais des bras de La Jument, à qui elle tirait au passage les cheveux ou les poils, aux épaules de Monsieur Djerzinski qu'elle appelait « le dada de Staline » en lui bourrant la poitrine de coups de pied. Quant à ce pauvre Arcadi qui n'allait pas en rajeunissant, il ne serait plus obligé de faire le tour du komunalka à quatre pattes, la petite à califourchon sur son dos.

On pardonnait tout à Oxana, on lui passait toutes ses envies. Elle était si éveillée, si attachante...

Les voici sur le pont du Métro qui relie le centre-ville à l'île de l'Hydropark. C'est dans ce vaste espace vert agrémenté de plages, d'un port de plaisance et d'attractions pour la jeunesse que Numéro 1, alors étudiante, avait passé l'après-midi du 26 avril 1986.

À partir de là, la route menant à l'aéroport file droit vers l'Est.

Une pluie fine et froide commence à tomber.

Oxana déclare qu'elle a faim et sort de son sac un paquet de biscuits qu'elle ouvre, tend au chauffeur puis à sa mère. Marina fait non de la tête. Les caprices alimentaires d'Oxana enfant puis adolescente l'ont dégoûtée des sucreries. Elle rajuste ses lunettes, scrute la photo : Oxana souriante dans les bras d'Olga, la robe à volants, les couettes haut perchées, une petite fille comme les autres et pourtant...

Par souci d'économie car elle avait encore du lait, et pour la garder auprès d'elle, Marina ne s'était jamais décidée à sevrer sa fille et, à l'âge de quatre ans, Oxana grimpait encore sur les genoux de sa mère pour se suspendre à son sein.

Rien qu'au goût du lait, elle était capable de deviner ce que Marina avait mangé, et c'est ainsi qu'elle commença à prononcer ses premiers mots. Après chaque tétée, elle disait « kacha », « saucisson du docteur » ou « confiture ». Avec un grand sourire si elle s'était régalée, en frappant sa mère de ses petits poings dans le cas contraire.

Oxana était gourmande. Pour complaire à sa fille, Marina renonça à la salade de chou à l'ail qu'elle aimait tant – et dont Olga Bobrovko disait que « c'était bon pour le cœur » – et prit l'habitude de s'empiffrer de baies sucrées à la crème fraîche, régal d'Oxana.

« Seule le soir devant mon miroir, écrivait Marina, je contemplais mes hanches qui s'élargissaient, mes cuisses devenues épaisses... Une barrique, comme disent les Français, une outre, un tonneau... »

Marina ne sortait plus, ne travaillait plus, commençait à se négliger, ne voyait que sa fille et devenait son esclave.

Elle arrivait au bout de ses économies et se disait qu'elle ne pourrait compter indéfiniment sur la générosité du docteur Latkine. Il lui faudrait sortir de nouveau, aller travailler. Sevrer Oxana devenait urgent.

Le jour où Marina lui mit un biberon sous le nez, Oxana la griffa au visage. Les voisins froncèrent le sourcil devant ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'« ukrainisation », il faut voir comme elle crâne, la « simplette » !

Très vite, la sœur de Katia embraie sur Tchernobyl :

– Six ans ont passé, mais je n'arrive pas à me remettre de la mort de mon fils, de celle de ma sœur.

Marina n'a pas oublié Katia, son amie danseuse chez qui elle se trouvait la nuit de Tchernobyl, Katia si belle en fée Dragée et morte d'une leucémie trois mois après Tchernobyl. Elle n'a pas non plus oublié le petit garçon qui galopait à travers la datcha, traitait les Américains de « cochons » et mourrait peu après lui aussi.

– On les a enterrés dans un lieu spécial, explique la speakerine d'une voix soudain brisée par les larmes, un lieu spécial resté secret, sous une dalle de plomb.

Le plomb arrête les radiations. Le plomb protège. Mais qui possède une maison en plomb ? Même pas l'homme le plus riche du monde.

– Et ton bébé ? demande la sœur de Katia.

Marina répond que tout va bien. Elle a sa pudeur. Mais la speakerine n'en a pas fini avec Tchernobyl.

– Pour moi, pour mon mari, c'est une obsession.

– Ton mari ?

Divorcée depuis longtemps, la sœur de Katia s'est remariée. Elle révèle à Marina que son nouvel époux n'est autre que... l'étudiant en médecine qui était avec eux au moment de la catastrophe.

– Il avait quitté la datcha après l’incendie, tu te rappelles ? Il savait, lui, il avait compris...

Une mélancolie sourde envahit Marina. Elle avait passé la nuit – et quelle nuit ! – avec l’étudiant, et c’est la sœur de Katia qui l’a épousé.

Il voulait m’emmener avec lui, se souvient Marina, et j’ai refusé. Si j’avais accepté, sans doute Oxana serait-elle... un mot lui vient à l’esprit – valide – en même temps que l’image du vieux médecin aux gants de caoutchouc vert :

– Votre enfant est valide, valide, valide... mais partez maintenant, d’autres patients attendent !

Ce mot, cette vision, lui déchirent le cœur.

À cause de cette culpabilité sourde, lancinante qui la ronge, Marina n’a jamais essayé de revoir les « anciens de la datcha ». Elle n’est même pas allée visiter le musée consacré aux victimes de Tchernobyl, ouvert récemment impasse Kharyvy. Elle n’a qu’un désir : faire table rase de ce passé-là.

– Mon mari est dermatologue à présent, dit la sœur de Katia. On veut émigrer aux États-Unis.

Marina leur souhaite bonne chance et s’éloigne d’un pas rapide.

Au moment de traverser la rue, elle sent qu’une main la saisit par l’épaule. La speakerine la force à se retourner et plante son regard dans le sien.

– Si je ne peux pas parler de ça avec toi, avec qui alors ?... Il faudra bien qu’un jour on témoigne...

La sœur de Katia a changé. Elle s'est fait faire un *lifting* mais son regard s'est assombri. Elle n'est plus l'innocente écervelée d'autrefois.

– Je ne crois plus en Dieu depuis Tchernobyl.

Marina si. Le fils de la speakerine est mort mais elle, elle a besoin de croire pour sa fille vivante.

– J'ai tout le temps des migraines, reprend la sœur de Katia, et toi...

– Des maux de tête... Oui, bien sûr, mais comme tout le monde...

Marina ne mentionne pas sa thyroïde nécrosée. Elle essaie de se dégager, mais l'autre ne la lâche pas. Maladroitement enlacées, les deux femmes traversent la rue comme des somnambules et se retrouvent au milieu de la chaussée, noyées dans le flot des voitures. Des freins crissent sur le bitume, des invectives fusent :

– Elles sont folles, ces deux-là ! Vous voulez vous suicider, ou quoi ?

La sœur de Katia poursuit obstinément son monologue.

– J'ai de l'eczéma sur les mains... regarde.

Marina se détourne et entraîne sa compagne de force vers le trottoir d'en face. Elle a honte de se donner en spectacle. Elle voudrait disparaître sous terre, mais l'autre s'accroche à elle, pantelante, pathétique :

– Mon mari soigne des pathologies jamais vues, des alopecies bizarres... Les cheveux deviennent électriques,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Quelle clé ?

Devant le visage crispé de sa fille, Marina sent ses tripes se nouer comme en ce jour de juin 1997 où le docteur Bobrovko l'avait appelée en urgence. Numéro 1 venait de recevoir le rapport médical de Cuba et souhaitait s'en entretenir avec elle. Immédiatement et en tête à tête.

Numéro 1 la fit asseoir, toussota, posa avec gravité ses mains à plat sur le bureau. Absence de maquillage, lunettes de myope, sa silhouette en poire noyée dans une blouse blanche, l'aînée des Bobrovko formait un vibrant contraste avec ses cadettes, véritables poupées Barbie devenues les prêtresses adulées des folles nuits kiéviennes.

– Nous allons faire le point, commença-t-elle, et pour que tu comprennes bien, j'éviterai les termes techniques. Reprenons depuis le début. Peu après la naissance d'Oxana, le docteur Latkine pratique sur elle une vaginoplastie. Autrement dit, il lui crée un vagin et un utérus qui n'existaient pas au préalable.

– Je ne comprends pas, bafouilla Marina.

– Soyons clairs : sans cette première opération, Oxana ne serait ni homme ni femme. Ta fille est née asexuée, ou plus exactement intersexuée, homme autant que femme...

Marina n'avait jamais formulé les choses aussi brutalement. Pour elle, Oxana était une fille. Une fille mal formée, incomplète, mais une fille tout de même.

– La plaie s'est mal cicatrisée, reprit Numéro 1, d'où les infections fréquentes, mais tout cela a été enrayé... En tout cas,

l'équipe cubaine est intervenue à temps en agrandissant l'utérus artificiel qui commençait à s'atrophier.

Dans sa jeunesse, Marina avait entendu parler de cas semblables. C'était des sportives de haut niveau qu'on avait dopées à leur insu pour les rendre plus performantes. En guise de vitamines, on leur injectait des anabolisants qui, à la longue, avaient virilisé leurs corps. Mais Marina ignorait que l'ambiguïté sexuelle pût être congénitale.

Les larmes ruisselaient sur ses joues sans qu'elle s'en aperçoive.

– Pleure, murmura le docteur Bobrovko, pleure un bon coup, ça te fera du bien. Sache qu'un enfant sur 4 500 dans le monde naît avec une déviance sexuelle plus ou moins grave. Elle n'apparaît pas tout de suite car pendant cinq semaines, l'embryon n'est ni mâle ni femelle. Ce qui détermine le sexe, c'est un petit organe arrondi, au-dessus du rein, qui peut se développer aussi bien en ovaire qu'en testicule. Le docteur Latkine a choisi de faire d'Oxana une fille car, techniquement, c'est plus facile. Il suffit de... *percer*, pour dire les choses simplement. Mais on aurait pu en faire un garçon, car elle est pourvue non pas de chromosomes XX, mais de chromosomes XY... Oui, cela peut arriver, des filles XY ! Tu n'as pas idée de tout ce qui est possible. Je ne te parle même pas des effets de Tchernobyl, mais de simples bizarreries de la nature...

Et Numéro 1 parlait, parlait... sans souci d'être comprise, mais pour remplir le désarroi sans fond qu'elle lisait dans les

yeux de Marina. Eût-elle cessé de parler, le silence se serait enflammé comme un gaz.

– Il y a des petites filles qui naissent avec un clitoris long comme un sexe de garçon, poursuivait Numéro 1, et des garçons qui naissent avec les testicules à l'intérieur. Mon confrère cubain m'a signalé un cas d'urètre situé non pas au bout du gland mais à la base du pénis, doublé d'un utérus soudé à la paroi abdominale. Tu te rends compte ? Pour ce qui concerne Oxana, à Cuba, ils ont finalisé le processus de féminisation. On lui a injecté des hormones. Elle sera une fille désormais. Pour stimuler les règles, tu lui feras des cataplasmes à base de feuilles d'absinthe, une vieille recette de ma mère... En tout cas, elle va devenir plus douce, tu verras, moins susceptible.

Plus douce, moins susceptible, Oxana ? C'est le contraire qui se produisit. Pendant les deux années qui suivirent son séjour à Cuba, cette grande et forte personne refusa avec obstination d'être une fille.

Toujours en jeans, le cheveu ras, la poitrine comprimée sous un bandage, elle ne se plaisait que dans la compagnie des garçons. Elle avait rejoint un groupe où, à condition de s'adonner comme eux à des jeux violents, elle était tolérée. Elle rentrait rue des Cosaques couverte de bleus et de bosses mais heureuse d'avoir « trouvé une famille ».

Un jour, La Jument fit remarquer à Marina des traces de sang dans la salle de bain.

– C'est franchement récalcitrant, dit-elle, ta fille a ses règles, d'accord, mais apprends-lui à être propre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aucun sport. Elle avait cependant appris à nager et pouvait barboter des heures dans l'eau courante d'une rivière. Les piscines ? Elle les avait en horreur. Leurs eaux bleues, stagnantes, couleur de césium, lui rappelaient les bassins de stockage des centrales nucléaires.

Au grand soulagement de Marina, Oxana ne parlait plus de retourner à Cuba et son engouement pour Castro avait disparu. Née sous la Perestroïka, Oxana n'avait pas connu la guerre froide et pour elle, toutes les idéologies se valaient.

Elle vivait dans l'instant, repliée sur elle-même, conformiste et rebelle à la fois, perpétuellement insatisfaite, obsédée par son *look* – elle reprochait à sa mère de l'avoir fait naître laide – et la satisfaction immédiate de ses désirs. Elle était couverte d'acné et gaspillait son argent de poche en produits de beauté qui finissaient à la poubelle. À la recherche du pantalon idéal qui affinerait son corps massif, elle s'achetait des jeans par dizaines, tous pareils, qui s'entassaient au-dessus de l'armoire faute de place, ce qui avait le don d'irriter Marina, éduquée à la soviétique dans le refus du gaspillage.

Adolescente maussade et mal dans sa peau, Oxana oscillait en permanence entre la tentation de la violence et une sorte d'apathie blasée, que Marina avait crue l'apanage des rejetons de nations nanties. « À quoi bon ? » répondait Oxana quand sa mère, la voyant avachie devant la télévision, l'exhortait à se lancer dans une activité créatrice.

Son désir d'en faire une étoile depuis longtemps envolé, Marina encourageait sa fille à développer une aptitude au dessin

qu'elle avait cru déceler en elle, mais Oxana remettait toujours au lendemain ce qui aurait exigé d'elle un effort.

Il n'y avait qu'une matière dans laquelle elle se distinguait, c'était le français. Elle avait peu de mérite, ayant été exposée à cette langue dès le berceau, mais dans ce lien qui les unissait, Marina avait placé tous ses espoirs.

Mère et fille échangeaient parfois en français devant les voisins. Djerzinski trouvait cette langue mélodieuse, Arcadi en imitait les sonorités pour faire rire son monde mais Madame Djerzinski et Olga Bobrovko s'offusquaient de ces apartés.

– Voilà qui est récalcitrant, disait La Jument, ces deux-là croient nous en imposer.

Et sa commère d'opiner :

– Elles en profitent pour nous critiquer.

Se démarquer de « ces gens-là » aurait pu motiver Oxana, la rapprocher de sa mère. Il n'en fut rien, et c'est en vain que Marina encourageait sa fille à piocher dans la bibliothèque de Monsieur Victor.

Maupassant, Flaubert et même Rimbaud-le-voyou, Oxana n'en avait cure. Ce qui la portait vers la France, ce n'était pas la culture mais le *glamour*, non pas les romans mais les magazines *glossy*. On trouvait désormais dans les kiosques des exemplaires de *Elle* ou de *Vogue* qu'en dépit de leur prix Marina achetait pour complaire à sa fille. À défaut de littérature, tout ce qui pouvait faire progresser Oxana en français était bon.

Oxana s'évadait alors du monde réel et plongeait dans la vie excitante et facile des *people*. Ces jeunes dieux s'habillaient

chez Prada, se doraient sur des yachts, s'envolaient en jet privé vers des destinations de rêve... Ils étaient princes, acteurs, mannequins, footballeurs... Qu'avaient-ils en commun avec les « miteux », les « épaves » – oui, Marina avait bien entendu ces mots-là dans la bouche de sa fille – du 7 rue des Cosaques ? Arcadi le soudeur devenu boulanger, Olga-la-folle et ses remèdes de grand-mère, La Jument perdant ses cheveux dans la sauce pendant que son mari traînait en pyjama, Véra revêtue des souffrances de sa mère, Oxana les méprisait.

Elle avait pour modèles des êtres virtuels, inaccessibles, qui flottaient comme des anges au-dessus du commun des mortels. Sa mère avait beau lui répéter que ces gens connaissaient la solitude, la souffrance et la frustration autant que les autres, et qu'ils ne possédaient pas plus que les autres les codes d'une vie réussie, Oxana ne voulait rien entendre. Elle prenait l'air exaspéré quand sa mère lui citait ce proverbe : « N'envie pas ceux qui ont des palais, travaille à rendre plus vivable ta chaumière. »

Et la colère grondait, et les reproches pleuvaient.

– Tu me fais la leçon mais ta vie, à toi, c'est quoi ? Tu me l'as tant de fois raconté : des malheurs, des déceptions, des compromis...

– Tu es injuste.

–... La prostitution !

– Tais-toi !

– Les langues *mènent leur train* au komunalka ! Et ces dames ne l'ont pas *en poche* !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et le voilà qui se campe au bord de la route, pouce en l'air. Avec son écharpe à carreaux, son bonnet rouge enfoncé sur le crâne d'où s'échappent quelques mèches couleur « pâte », ses jambes arquées sous le pantalon de flanelle informe taché de cambouis, il fait aussi « soviétique » que les Arcadi Arcadiévitch et autre Djerzinski, et Marina se surprend à éprouver pour lui une sorte de pitié étrange, faite de tendresse et de répulsion.

Un sbire du FSB, lui ?...

Sac au dos, épuisées par leurs querelles incessantes dans un train de retour bondé, Marina et sa fille se firent déposer en taxi rue des Cosaques où une mauvaise surprise les attendait.

C'était le jour de la fête d'Yvan Koupalo, réjouissances cham-pêtres marquant le solstice d'été et la récolte des fruits. Leur ferveur toute païenne avait impressionné Marina enfant, et, bien des années après, elle s'en souvenait encore.

Les autorités soviétiques n'étaient jamais parvenues à « liquider » tout à fait cet Yvan Koupalo, héritier oriental de saint Jean-Baptiste et vestige d'un vieux fonds chrétien. Représenté sous les traits d'un mannequin de paille hirsute et burlesque attifé de guenilles, Yvan Koupalo avait toujours fait dans les campagnes l'objet d'un culte populaire sans égal associé à l'érotisme autant qu'à la fécondité.

À la nuit tombée, des jeunes filles vêtues de longues tuniques virginales, leurs chevelures dénouées entremêlées de guirlandes de fleurs, se rendent en cortège au bord de l'étang où se dresse l'effigie d'Yvan Koupalo. Sous les yeux des villageois rassemblés, elles dansent et chantent autour de lui tandis que, partis à leur recherche, les garçons les encerclent par surprise et

se joignent à leurs rondes. On allume un grand feu, les garçons sautent par-dessus pour se purifier et attirer l'attention des jeunes filles puis on embrase Yvan Koupalo et on le jette dans l'étang – *koupatsia* signifie « se baigner » – comme un hymne à l'eau, à la terre et au feu.

Enfin, musardant et flirtant, filles et garçons se dispersent dans les bois au risque de rencontrer ondines et lutins mais aussi vampires et mégères. Le jour de la fête d'Yvan Koupalo, quel danger n'affronterait-on pas pour se procurer la fougère à fleurs, gage de prospérité, de chance et d'amour ?

Marina et sa fille trouvèrent au pied de leur immeuble une agitation inhabituelle. Un attroupement s'était formé, qui rappela à Marina les queues devant les magasins de l'époque soviétique. Des gens entraient, d'autres sortaient, les premiers les mains vides, les autres chargés de bouquets de fougère.

– Encore cette fête de péquenots ! murmura Oxana, exaspérée.

À y regarder de plus près, ces branches de fougère n'étaient pas ordinaires, terminées qu'elles étaient non par une crosse effilée mais par une fleur. Pas une jolie fleur bien sûr, pas une vraie fleur à pétales colorés style pivoine, rose ou tulipe, non, plutôt une minuscule corolle verdâtre pas plus grosse qu'un bourgeon. N'empêche, cette fleur était bien une fleur, et cette fougère-là correspondait à s'y méprendre – Marina n'en croyait pas ses yeux – à la mythique fougère « à fleurs » décrite dans la légende d'Yvan Koupalo, aussi rare et précieuse que le Graal des chevaliers de la Table ronde.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

luxueux que VP possédait. Tout y était neuf, encaustiqué, rutilant. Un miracle !

À cette occasion, VP revit le « bébé » qu'il avait aidé à naître et, nouveau miracle, Oxana se montra courtoise envers lui.

VP dûment remercié et reparti, ce fut un déferlement de joie, un tourbillon de folie, la fiesta, la nouba, la java, la tournée des grands ducs.

Marina ouvrait tous les placards, les penderies, les armoires, en sortait du cristal, de l'argenterie, du Limoges, déployait du linge de maison brodé, ajouré, damassé, des draps de bain signés Pierre Cardin. Chantant à tue-tête, Oxana explorait les salles de bain, ouvrait à fond les robinets dorés, s'étendait tout habillée dans des baignoires géantes. Elle se jetait dans les fauteuils, sautait sur les lits. Ce n'était que marbre, acajou luisant, cuir, chrome, laque, moquette, tapis, miroirs. Elles allumèrent tous les lustres, se livrèrent à une bataille de polochons, les éteignirent et jouèrent à cache-cache, explorant, exploitant une à une chaque pièce. Le soir venu, elles s'installèrent dans la plus vaste d'entre elles : la salle de *fitness*. Aussitôt Marina se mit à la barre, se revit en cygne, en danseuse arabe. Oxana se jeta sur le vélo d'appartement, puis ce fut l'elliptique, le stepper, le rameur, le cheval d'arçon. Oxana pleura de rire en voyant sa mère enfiler les gants de boxe et mimer un combat. Elles jouèrent à la dînette dans la cuisine, branchèrent tous les appareils puis se couchèrent épuisées, exaltées, vers minuit, serrées l'une contre l'autre dans un lit à baldaquin.

Ce fut une période heureuse. « Luxe, calme et volupté »...

L'appartement donnait sur la place elle-même, ornée en son centre d'une fontaine circulaire, vestige d'un lac qui s'étendait là autrefois. Des fenêtres du salon, on voyait le théâtre Ivan-Franko où se jouait le grand répertoire ukrainien, et le lycée prestigieux où Serge Lifar avait étudié. Et Marina ne pouvait s'empêcher de penser à Michel, cet amant d'un soir à qui elle avait montré la maison de Lifar. Et la nostalgie de la France s'emparait d'elle, et le rêve d'aller vivre là-bas pour y faire soigner Oxana... Mais les années filaient.

– J'ai quarante-deux ans, soupirait Marina en scrutant ses rides, assise devant le miroir surdimensionné d'une coiffeuse rococo. N'est-ce pas trop tard ?

– J'ai quatorze ans, jubilait Oxana accoudée à la fenêtre, l'œil rivé, par-delà le théâtre et le lycée dont elle se moquait bien, sur le toit extravagant de la Maison aux Chimères.

Caprice d'architecte, cette villa en béton de style Art nouveau hérissée d'animaux exotiques, de trophées de chasse et de monstres marins avait toujours été l'attraction favorite des touristes.

La Maison aux Chimères n'attirait pas que des touristes. À la nuit tombée, des ombres inquiétantes s'agitaient au pied de ses hauts murs. Pâles, tatoués, vêtus de noir et harnachés de chaînes ou de clous, c'était de jeunes gothiques avec lesquels Oxana n'allait pas tarder à frayer.

Marina n'y trouva d'abord rien à redire. Certains d'entre eux étaient étudiants aux Beaux-Arts et elle espérait secrètement

qu'ils entraînaient sa fille dans cette voie. Son vœu fut exaucé : Oxana se mit au dessin en effet.

Quand on dit qu'un bonheur ne vient jamais seul...

Oxana crayonnait jour et nuit, enfermée dans un bureau donnant sur la place et dont elle avait fait sa chambre. Les créatures hybrides qui grimpaient à l'assaut des murailles, nichées en grappe au bord des toits, surgies des chapiteaux, agrippées aux corniches et prêtes à bondir sur les humains, peuplaient désormais son imagination. De ces rapaces aux aguets, de ces sirènes renversées, batraciens surdimensionnés, hippocampes, rhinocéros et autres mastodontes cornus, elle recouvrait au fusain de grandes feuilles de papier qu'elle punaisait au-dessus de son lit.

Sa chambre devenait une sorte de musée de tératologie car Oxana en rajoutait, fixant une face de rat au bout d'un cou de girafe, prolongeant d'une trompe d'éléphant le museau d'une chatte mutine.

Lorsqu'une nuit elle vint réveiller sa mère pour se blottir dans ses bras et lui confier : « Tchernobyl, Mamouchka, j'y pense tout le temps », Marina comprit que ces fantasmagories et ces monstres, c'était « son Mal ».

– Tu as deviné, lui confirma le docteur Bobrovko consultée le lendemain par téléphone. Et en les reproduisant, elle exorcise...

– Une façon de s'en débarrasser ?

– Oui, un peu comme une psychanalyse.

– La guérison serait donc au bout ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la plus...

Il vit des larmes dans les yeux de Marina et, se radoucissant, lui prit la main. Elle la retira.

– Écoute, Marina, dit-il en pesant chaque mot, je fais appel à ta culture, je cite un grand philosophe : Machiavel. Machiavel a écrit que pour faire le bien, il faut parfois savoir faire le mal. Je te le répète : ces femmes méritent un châtement exemplaire, elles sont dangereuses...

– Tu ne vaux pas mieux qu'elles.

– C'est une question de morale collective. Trop de morale tue la morale. Il faut avoir une vue à long terme. On ne peut laisser le vice impuni. Le destin de notre nation est en jeu.

– Le bon vieux *on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs*, c'est ça qui nous a valu Staline, les purges...

– On ne peut pas refaire l'Histoire.

– Tu me dégoûtes...

Sans sourciller, VP répliqua avec une ironie mordante :

– Pense à tes pauvres voisins qui sont à la rue, comme toi, mais qui, eux, n'ont personne pour les recueillir...

Qu'il abandonnât ses arguments philosophiques pour en revenir à « ça » : l'appartement, que du haut de sa morgue machiavélique taillée sur mesure pour les riches et les puissants il lui manifestât tout à coup du mépris, qu'il suggérât que sans son immense générosité à lui, elle ne serait rien, une pauvre, une souillon, une de ces malchanceuses qui vivent encore dans des *komunalka*, qu'il sous-entendît qu'elle était sa chose, sa créature, qu'elle n'avait pas son mot à dire car il lui était interdit

de penser autrement qu'en femme entretenue, en prostituée, et surtout, qu'il dévoilât sa propre bassesse en la traitant aussi bas, Marina ne put le supporter.

Elle se leva brusquement et dans un geste fou déposa la clé de l'appartement sur l'assiette de VP, au beau milieu des profiteroles. Elle courut vers la sortie sous les regards interloqués des uns et les sourires goguenards des autres. Ses bracelets cliquetaient comme autant de clochettes et dans la précipitation, un de ses pendants d'oreilles glissa sur le sol. Et cette jupe longue, ridicule, qui lui entravait les jambes, freinait sa course...

Elle se retrouva dans la rue déserte et glaciale. Celle-ci était méconnaissable sous une couche de neige toute fraîche d'une blancheur uniforme et scintillante qu'on devinait à la fois craquante et fondante, comme les « éclats de meringue » autour d'un sorbet à la vodka, mais qui estompait les reliefs, brouillait les repères. La lueur opaque de la lune enrobait toute chose d'un éclairage ouaté, aussi artificiel que celui d'un projecteur dans un studio de cinéma, et Marina se revit jeune fille en cygne, « près du lac », tutu immaculé et chignon strict, battant bravement des ailes, aussi angoissée qu'elle l'était alors en cette nuit de janvier, sortie précipitamment d'un restaurant chic après un esclandre, à croire que l'angoisse et l'échec lui collent à la peau.

Fatalité, malédiction.

Vite, la place de l'Europe, ses lumières, sa chaleur, ses voitures, ses passants pauvres, sans prestige, ordinaires mais normaux.

Elle grelottait sans son manteau oublié au vestiaire, serrait son châle sur sa gorge. Chemin faisant, elle héla la première voiture qui passait et, pressée de retrouver ce qui n'était déjà plus sa maison, en oublia de marchander le prix de la course.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Aucun Russe en lice, la défaite du communisme et ses conséquences ayant marginalisé toute une génération de Soviétiques en âge de se marier. Quelle femme rêverait d'un chômeur alcoolique et dépressif ?

Les Nouveaux Russes affichant des réussites spectaculaires, Marina les jugeait tout aussi infréquentables. Cyniques, sans scrupules comme VP, ils s'étaient engouffrés dans le vide juridique laissé béant par l'effondrement des institutions et s'étaient enrichis par le vol, l'expropriation, voire le crime.

Ainsi, entre les victimes du changement et ceux qui en avaient honteusement profité, entre les laissés-pour-compte et les gangsters, quelle alternative pour la femme ukrainienne ?

Un Français, évidemment, mais Marina hésitait : comment s'assurer qu'on n'avait pas affaire à un réseau de prostitution d'une part, et, d'autre part, n'allait-elle pas se trouver en concurrence avec des femmes bien plus jeunes ?

Après les sites destinés aux femmes – tous rassurants, illustrés de couchers de soleil, de couples bronzés courant main dans la main sur une plage de la Côte d'Azur –, Marina, par curiosité, consulta ceux réservés aux hommes. Le contraste était saisissant.

Portraits de filles dépoitraillées au sourire aguicheur, commentaires maladroits et sans ambiguïté, la page d'accueil de « Belles de Kiev » donnait le ton : « En Europe de l'Est, une petite minorité d'hommes sont très riches mais la plupart sont très pauvres (pas de sécurité sociale ni d'assurance chômage). Ils boivent et battent leurs femmes. Les femmes recherchent donc

des hommes capables de les mettre à l'abri du besoin. C'est pourquoi il vous sera facile de les séduire... »

On suggérait ensuite au candidat de sélectionner sur catalogue, parmi 500 *produits*, des « sirènes slaves qui sont les femmes les plus sexy du monde avec des yeux de chaton et galbe de rêve, toutes excitantes et hyper motivées » (sic). Quand le candidat aurait fixé son choix et versé par avance une somme d'argent conséquente, il serait invité à venir rencontrer sur place « l'objet de son désir ».

Le style oral et désinvolte du message choqua Marina autant que la vulgarité de son contenu : « Cinq jours, ça suffit. Nous avons plusieurs formules de séjour adaptées à votre budget avec tour romantique et livraison de fleurs, très important les fleurs. Une fois arrivé, on vous loge dans un hôtel *fastidieux* (sic) de Kiev. Vous passez du bon temps avec la demoiselle et une interprète qui traduit tout ce que vous lui dites. Prévoyez des espèces car il faudra faire des cadeaux. N'allez pas croire que la demoiselle participera aux frais avec les 100 euros de salaire moyen de son pays ! Et le soir, si tout s'est bien passé, vous pouvez accessoirement coucher avec elle. Après quelques jours à se balader et la rencontre consommée, il est temps de rentrer. C'est pas le tout mais il fait froid là-bas ! »

Dans le dernier paragraphe, le cynisme s'étalait au grand jour : « Et même si finalement la demoiselle ne vous plaît pas, aucun problème. On se charge de la consoler. Souvent, elles viennent de la campagne, elles sont simples et gentilles. On peut s'arranger... On vous en proposera une autre sur catalogue,

après règlement d'un nouveau forfait, bien sûr. Nous pouvons même *céduler* (sic) de nouvelles rencontres dans la journée. Si vous avez prévu de rencontrer plusieurs demoiselles pour gagner du temps, choisissez des villes pas loin les unes des autres afin de faire des économies. »

Quant aux encarts publicitaires qui surgissaient inopinément, ils faillirent faire renoncer Marina. « Comment éviter qu'un plan-cul devienne foireux »... « Drague sur le tchat », « Voir le mec par webcam », « Achète sur amazon.com le manuel du tombeur top et devient un crack en discothèque », etc. Ses études de français n'avaient pas préparé Marina à un tel vocabulaire.

– Pour les mecs, c'est toujours plus *hard* que pour les *nanas*, lui expliqua Oxana. Tu ne vas pas refaire le monde.

Marina finit par sélectionner « Prince charmant », l'agence pour *nanas* qui paraissait la plus *soft*.

Marina avait imaginé un boudoir Belle Époque régenté par une rousse en froufrou façon Toulouse-Lautrec. C'est une quadragénaire très *executive*, coupe au carré, lunettes rectangulaires, qui la reçut dans un bureau design, *clean* et glacial comme un congélateur haut de gamme. La directrice de « Prince charmant » avait manifestement travaillé son *image* en essayant de ménager la chèvre et le chou : sévère mais pimpante, réfrigérante mais attractive, sexe mais classe. Elle portait un tailleur blanc mais strict, strict mais blanc.

– Appelez-moi Madame Claudia, annonça-t-elle en épingleant un sourire convenu entre ses pommettes idéalement calibrées.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Nous avons passé l'âge des caprices, répondit Natacha à Marina lorsque celle-ci, très embarrassée, lui avoua par téléphone qu'elle renonçait à Édouard D. à cause de son teint rougeaud.

– Pardon de te dire les choses aussi brutalement, mais il faut être réaliste. Et elle raccrocha, non sans avoir confié à Marina combien elle avait adoré *Bel-Ami*.

Le teint rougeaud était un prétexte. Pas question pour Marina d'épouser un homme qui ne plairait pas à sa fille.

Un autre candidat se présenta peu après. Dans le genre « vieux beau », comme disent les Français. Ancien gérant de firme « import-export » – de quoi ? il n'avait pas précisé –, Yves T. s'intéressait au golf, à la course automobile. Domaines bien peu familiers à Marina mais qu'importe, Yves T. avait l'air de *se rouler dans l'or*, comme disait Oxana, et c'était primordial. Marina entra en contact avec lui.

À l'instar de Madame de Sévigné, elle se serait bien vue jouer les épistolières, mais Yves « n'aimait pas écrire » et préférait Internet. Aussi Marina se résigna-t-elle à troquer la plume contre la souris.

Domage... Rien de tel qu'une lettre manuscrite pour déchiffrer une personnalité. Avec le traitement de texte, finis le « l » qui s'enfle fier et libre comme la voile au vent, la phrase qui pique du nez tristement ou la barre de « t » rageuse plus expressive que trois points d'exclamation.

Restait le style. Yves n'avait pas celui du Grand Siècle. La phrase était sèche, le vocabulaire limité ; mais ne dit-on pas la

même chose de Racine ?

C'était l'été 2002. Marina avait 44 ans. Il lui semblait avoir enfin trouvé *une chaussure pour prendre son pied* selon le vilain mot d'Oxana, mais sa bonne fortune lui paraissait suspecte. Ce qui s'acquiert sans effort se perd aisément, lui avait enseigné Madame Veuve.

Grâce à Natacha devenue une amie, tout s'était déroulé en effet avec une rapidité, une facilité déconcertante. Bientôt, Marina pourrait se rendre en France accompagnée de sa fille. Bientôt, Oxana serait suivie par les meilleurs médecins.

Sur son ordinateur, Marina s'organisait des visites virtuelles de Paris, consultait *Le Figaro* et *Le Monde* en ligne, se tenait au courant des derniers événements culturels et en faisait part à Yves dans ses méls. Lorsqu'il n'était pas sur les terrains de golf ou les circuits automobiles, Yves fréquentait les théâtres, les salles de concert, les vernissages. C'est du moins ce qu'il affirmait... sans jamais entrer dans les détails.

Yves T. aimait les femmes. Il en connaissait un rayon « côté framboise », aurait dit Gogol, cela se voyait sur la photo : regard pénétrant, mise en plis soignée masquant une calvitie naissante, moustache poivre et sel.

Parmi ses personnalités préférées, dont il avait consciencieusement dressé la liste, figuraient Napoléon, les frères Schumacher, un champion de golf mais aussi... Brigitte Bardot et Claudia Schiffer. Marina eût préféré George Sand ou Colette.

Puis le ton se fit plus intime. Yves évoquait son enfance en Bretagne, ses parents catholiques pratiquants, l'influence de la religion, puis son dégoût pour la religion. « Je me suis marié trop tôt, disait-il, j'ai épousé une voisine, catholique comme moi, qui plaisait à mes parents. Je ne l'ai jamais aimée. Et puis, elle voulait des enfants. Je n'en voulais pas... »

Pas d'enfants... Mauvais point. Yves était-il prêt à accepter Oxana ?

Préparant le terrain et quitte à mentir un peu, Marina s'employa à peaufiner son image. Père officier mort à la guerre. Mère d'origine aristocratique. Elle-même avait traversé la Perestroïka en donnant – la danse, ça ne fait pas sérieux – des cours de français. Élevé au rang de mari, Sacha devenait un « héros tombé sur le front afghan » dont elle avait eu une fille, Oxana, âgée maintenant de seize ans, avec qui elle était parfois en conflit. Rien que de normal.

« Oxana a une santé un peu fragile », écrivit Marina dans un message à Yves. Elle effaça le « un peu », tapa « très » à la place, hésita, l'effaça aussi, se décida pour « Elle a une santé fragile et a été opérée de la thyroïde. Des ovaires aussi, mais tout va bien à présent ».

Yves T. ne chercha pas à en savoir davantage.

Il était séparé de sa femme. « Elle n'était pas facile », écrivait-il.

Pourquoi faut-il toujours qu'une femme soit « facile », se demandait Marina avec agacement. Facile à séduire au début,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un sens » –, Marina avait voulu épinglez au revers de sa veste un camée ancien hérité de Madame Veuve. Elle y avait renoncé au dernier moment, Oxana le jugeant « ringard ».

Ainsi pomponnée, sérieuse, concentrée, immobile jusqu'à la raideur, Marina s'abandonnait sous les feux de la rampe aux mains délicates de Gabriel, tandis qu'affalée sur un fauteuil dans un coin reculé de la pièce, mal coiffée, un jeans délavé lui serrant les fesses sous un polo trop grand qui dégageait ses épaules, Oxana se rongait les ongles d'un air indifférent.

Gabriel aussi avait vieilli, mais « bien », comme on dit. Éternelle injustice qui fait la ride belle aux hommes et fripe le minois des femmes !

Il avait un peu grossi, ce qui le rendait touchant. Cette petite bedaine ronde au-dessus de hanches étroites perchées sur ses longues pattes de héron, c'était à croquer. Il portait un costume en lin anthracite sur un simple tee-shirt, un style venu de l'Ouest et qui s'était répandu comme une traînée de poudre parmi les artistes « arrivés » et l'intelligentsia ukrainienne.

Autour du visage de Marina, les mains de Gabriel s'affairaient, délicates, à la recherche de l'angle parfait, attentif qu'il était aux effets des spots sur la peau, sur les cheveux. Les doigts s'attardaient sur l'ourlet d'une oreille, l'angle du maxillaire, caressaient les tempes, lissaient une mèche, effleuraient une joue, relevaient le menton... Les poignets ondoyaient, souples, à peine recouverts d'un léger duvet noir, les ongles scintillaient, nacrés, manucurés. À l'annulaire, un anneau. Une alliance ? Ouf, non.

Qu'elles étaient douces, ces mains, qu'elles sentaient bon le vétiver ! Dior ? Guerlain ?... Il était loin le temps où Gabriel, cheveux longs et joues creuses, s'aspergeait d'après-rasage bon marché.

Et Marina se tenait figée, docile, le cœur palpitant d'un espoir fou : que cette séance n'en finisse jamais, que les mains de Gabriel l'étourdissent jusqu'à la transe de leur danse rituelle, de leur ronde magique.

Gabriel la trouvait-il encore désirable ?

– Je suis un perfectionniste, déclara-t-il soudain. À supposer que j'utilise trois cents portraits pour mon installation, chacun doit être au top de ses virtualités, même le plus modeste.

Jeune homme, Petit Gaby, comme l'appelait Arcadi, enflammait les cœurs, mais pour la fille de vingt ans qu'elle était alors, un homme de trente-deux paraissait un vieillard. Elle s'était crue trop jeune pour Gabriel... et voilà qu'à quarante-cinq ans, elle était trop vieille pour lui !

– C'est bon ! s'exclama tout à coup Gabriel. Il recula de quelques pas, la tête penchée, et se mit à tournoyer autour de Marina d'un air satisfait.

Satisfait simplement ? N'y avait-il pas comme un éclair au fond de son regard ?

Marina devait avoir quinze ans quand Gabriel, vingt-sept à l'époque, avait dit à Madame Veuve : « On dirait un Modigliani, votre fille. » Cette silhouette étirée, gracieuse, elle l'avait toujours, et ces yeux vert clair en amande étaient bien ceux de son adolescence.

– Maintenant, ne bouge plus ! ordonna Gabriel, et il se précipita sur son Leica.

Une sorte de gloussement se fit alors entendre. On aurait dit la plainte d'un animal et Marina crut un instant que Gabriel avait un chat. C'était Oxana qui, de son fauteuil plongé dans l'obscurité, refrénait un fou rire.

Surpris, Gabriel détourna le regard tandis que Marina perdait la pose. Le charme était rompu. Oxana oubliée dans son coin réclamait l'attention. Oxana délaissée voulait se faire remarquer. Marina se prit à la détester, comme autrefois quand elle griffait Arcadi, déchirait les photos de son père ou refusait de s'alimenter.

Le gloussement s'amplifia jusqu'à devenir un rire hystérique.

Marina se tenait coite, les yeux vides, affichant cet air de dignité offensée qu'elle avait toujours vu, et haï, chez sa mère.

– Vas-y, rigole un bon coup, dit Gabriel sans se démonter, et après, tu nous expliqueras.

Le ton était d'une ironie affable, sans un soupçon d'agacement.

– C'est le... c'est ce tailleur, parvint à articuler Oxana du fond de son fauteuil. Je le trouve tarte. Tu ne le trouves pas tarte, toi ?

Elle s'adressait à Gabriel comme si elle était seule avec lui, comme si Marina n'existait pas.

– Tarte ? C'est-à-dire...

– Je sais pas, cette couleur crème... on dirait du lait caillé, du yaourt bulgare, du vomi de bébé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Monsieur Victor était mort depuis vingt ans mais Marina continuait de communiquer avec lui. Elle se rendait régulièrement au cimetière et, assise sur le banc de bois en face de la tombe, poursuivait avec son mentor un dialogue qui ne s'était jamais interrompu.

Pierres tombales dispersées, pots de fleurs à la renverse, vieux arbres tordus par les ans, allées sinueuses menant on ne sait où, orties, herbes folles... Marina avait toujours aimé les cimetières orthodoxes, si différents des cimetières catholiques sévères et sy-mé-triques, aux tombes trop bien alignées.

L'anarchie romantique et joyeuse qui régnait autour de la tombe de Monsieur Victor – simple mais élégante, fruit d'une collecte au sein du komunalka – consolait quelque peu Marina, la rassurait.

En ce jour de septembre 2004, elle avait une bonne nouvelle à lui annoncer : elle avait enfin accepté l'invitation de Jean-Paul et s'envolerait avec Oxana pour la France début décembre.

On fêterait « les » Noël à Lyon, avait écrit Jean-Paul : le catholique le 25 puis, treize jours après, l'orthodoxe. Malgré ses

protestations, Marina avait insisté pour payer elle-même les billets d'avion.

Il y avait peu de visiteurs ce jour-là au cimetière. Le ciel était gris, l'air humide. La lettre de Jean-Paul pliée au fond de sa poche entre le mouchoir bleu de Monsieur Victor et un exemplaire des *Poésies* de Rimbaud, Marina en ciré noir se dirigea vers la tombe où elle se recueillit quelques instants.

Enfin elle tira de son sac une bouteille qui se mit à scintiller de tous ses verts et ors. C'est la tradition en Ukraine, on aime trinquer avec les morts. D'ordinaire c'est à la vodka, mais pour fêter dignement son départ, Marina avait fait les frais d'une bouteille de champagne.

Elle avait apporté deux coupes et du *salo*. On ne s'enivre pas devant les morts. On prend soin, avant que de boire, de « se lubrifier la gorgerette », comme disait Arcadi qui plaçait le *salo* – gras du lard – au même rang que la *kievski tort* dans la hiérarchie des « petites délicatesses » ukrainiennes.

Monsieur Victor étant allergique aux pollens, Marina n'avait pas acheté de bouquets. En outre, le prix des fleurs avait explosé et les gens venaient les voler au cimetière.

Elle s'assit, tira la lettre de Jean-Paul de sa poche et la lut à haute voix.

– Le ton est sincère, dit Monsieur Victor quand Marina eut achevé sa lecture, cet homme-là fera un bon mari.

– Et un bon père, j'espère, ajouta Marina... Et si on s'offrait un peu de Rimbaud ?

Elle tira de son sac le volume usagé, mille fois ouvert, mille fois corné, des *Poésies* et se mit à lire.

*Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers*

Elle lisait, et c'est la voix de Monsieur Victor qu'elle entendait, et elle se revoyait à ses côtés, assise sur une pile de livres, petite fille attentive avide de rêves et de reconnaissance.

Qu'il déclamât Rimbaud ou passât la serpillière autour du bardak, qu'il découpât les carrés de papier journal destinés aux waters ou dessinât Nijinski en *Dieu bleu*, Monsieur Victor était humble, princier, admirable. Marina l'avait aimé comme un père.

*Un soldat jeune bouche ouverte tête nue*

*Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu...*

*Les parfums ne font plus frissonner sa narine...*

*Le Dormeur du val* lui rappelait Sacha, la guerre, la mort. Une larme roula sur sa joue.

*Silences traversés des Mondes et des Anges ;*

*Ô l'Oméga, rayon violet de Ses yeux.*

À peine avait-elle achevé sa lecture du *Sonnet des voyelles*, en insistant sur la diérèse y-eux comme Monsieur Victor le lui avait enseigné, qu'elle éclata en sanglots.

– Tu n'es pas contente de partir, mon petit ?

Après tant d'années, Monsieur Victor du fond de sa tombe l'appelait encore « mon petit ».

– Je le suis mais... j'ai peur des réactions d'Oxana une fois en France. Elle est tellement susceptible, arrogante parfois. Son goût de la provocation...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autrement, se reproduisaient autrement. Et puis, il y avait des tas d'humains sur terre qui ne savaient pas où se situer.

Elle avait consulté Internet. Il y avait des livres sur le sujet, des livres en français qu'on ne trouvait pas en Ukraine. Elle était impatiente d'aller en France pour en savoir plus. Puis, s'adressant à Numéro 1 sans un regard pour sa mère :

– Tu vois, je réfléchis, je m'informe... Mamouchka m'a toujours prise pour une idiote.

Marina allait protester. Numéro 1 lui coupa la parole :

– Laisse-la continuer.

Oxana participait à des forums de discussion sur le nucléaire.

– Tchernobyl aurait dû servir de leçon... Qu'un pays comme la France défende le nucléaire alors que l'uranium, comme le pétrole, manquera un jour, je ne comprends pas. Qui nous dit qu'une telle catastrophe ne se reproduira pas, en Ukraine, aux États-Unis, au Japon ?... Quand je serai en France, je témoignerai, je militerai...

Marina contemplait sa fille, perplexe.

– Il y a des choses pénibles qui hantent mon cerveau jour et nuit, poursuivait Oxana, c'est plus fort que moi. Je vois des gens difformes, défigurés... des monstres. J'essaie de penser à autre chose mais ça revient... Dessiner ne me suffit pas. C'est trop mental, trop intello. J'ai besoin de m'exprimer avec mon corps... Mamouchka devrait comprendre : une danseuse !

– Qui te dit que ta mère n'est pas capable de comprendre ? Il faut lui expliquer, c'est tout... On va reprendre du thé toutes les trois, et ta mère et moi, on va t'écouter attentivement, sans

t'interrompre. Pour ma part, j'aime bien t'écouter. Tu parles bien. N'est-ce pas, Marina, que ta fille parle bien ?

La gorge nouée, Marina fit oui de la tête.

– Par Internet, j'ai appris beaucoup sur Hiroshima et Nagasaki, continuait Oxana. J'ai même échangé avec des Japonais. C'est fou ce qu'ils ont souffert. Grâce à eux, j'ai découvert quelque chose qui m'aide énormément : une danse.

Elle se tourna vers sa mère et, d'un air de défi :

– Oui, moi aussi, figure-toi, je danse !

– Montre-nous, dit Numéro 1.

Et elle se leva, poussa son bureau, recula des chaises tandis qu'Oxana se plaçait au milieu de la pièce.

« Une mise en scène, se dit Marina. Elles sont de mèche toutes les deux. »

Oxana s'étendit sur le sol, se pelotonna dans la position du fœtus et se mit à geindre comme un bébé. La scène était si inattendue que Marina jeta à Numéro 1 un regard alarmé. Elle est malade, pensa Marina, elle est folle. Puis Oxana se mit sur les genoux, tête baissée, imprimant à son corps un mouvement de balancier. Ses cheveux balayaient le sol. Elle semblait vouloir se lever, fit plusieurs tentatives mais, à chaque fois, retombait lourdement sur le sol.

« Ça, de la danse ? » se disait Marina. Ces gestes triviaux, répétitifs.

Quand enfin elle se releva et que, nuque ployée, genoux fléchis et pieds en dedans, elle commença à trembloter comme une vieille femme atteinte de Parkinson, Marina eut honte pour

elle. Elle se revoyait jeune ballerine à la barre, dos droit, port princier, jambes tendues, pieds ouverts prêts aux développés, aux grands battements.

« La danse classique n'est pas qu'une technique, avait-elle écrit autrefois dans un article sur Noureev, elle est investie d'une fonction symbolique. Basée sur l'élévation du corps et de l'âme, animée d'un élan vers l'Idéal, elle est censée arracher l'individu à sa condition terrestre et le projeter vers le ciel à la recherche du Beau, du Bien et du Bon. »

Et voilà que sa propre fille se livrait devant elle à une gestuelle grotesque, mimant une créature pathétique engluée dans sa propre bassesse, une larve incapable de se muer en papillon.

Devant ce spectacle indigne, Numéro 1 demeurait impassible, concentrée, prenant sans doute son mal en patience avec un professionnalisme qui suscitait l'admiration.

Oxana n'en finissait pas de trembloter sur place. Sa main droite se leva avec une lenteur insupportable, s'arrêta au niveau de la taille. Les doigts remuèrent. Oxana se grattait !

Se prenait-elle pour une guenon ?

La honte s'était dissipée. Une vibration nerveuse titillait à présent la glotte de Marina, menaçant de se transformer en gloussement, en ricanement. Quel tableau était le plus ridicule, le plus risible ? Marina apprêtée face au Leica de Gabriel ou Oxana enlaidie par des gestes dégradants ?

Oxana s'était moquée de sa mère devant Gabriel. Elle l'avait humiliée. Il se pourrait bien qu'à son tour, devant « ce cher

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Saisie d'un doute, Marina s'éloigne, cherchant des yeux une corbeille à papier. En voici une devant laquelle elle se poste, dos à la salle. Elle ouvre la sacoche, en sort l'enveloppe de papier kraft.

Les photos sont entre ses doigts, un peu salies déjà, écornées. Elle les coupe et les bat comme on le ferait d'un paquet de cartes. Sa vie résumée en quelques clichés s'est révélée aussi aléatoire qu'une partie de poker, aussi insignifiante qu'un jeu de hasard.

Le portrait de VP apparaît, qu'elle déchire d'une main tremblante. Le sourire conquérant, le cigare, le polo Ralph Lauren, la *Mièrse* de l'homme d'affaires devenu député disparaissent en petits morceaux au fond de la corbeille. Si les policiers la fouillent, ils ne trouveront pas sur elle la photo de... de cet individu qui...

Flash-back dans la tête de Marina.

– Ces femmes méritent un châtiment exemplaire, expliquait doctement VP en savourant son bourgogne, assis en face d'elle à une table de La Vigne d'or. Elles sont dangereuses... On ne peut laisser le vice impuni. Le destin de notre nation est en jeu.

– Une balle dans la tête ? s'était exclamée Marina, épouvantée.

– Fi de ces méthodes barbares et vulgaires, avait répondu VP d'un air supérieur. Un accident, par exemple, ça c'est propre et facile. Une Bobrovko traverse la rue – l'imprudente ! –, une voiture passe au même instant, et le tour est joué.

VP, son ancien amant, assassin d'Olga ? Oh, ce n'était pas lui au volant de la Range Rover, bien sûr ! Il était trop raffiné pour cela, mais ses sbires, ses petites mains...

Marina respire lentement, profondément, une fois, deux fois, trois fois, essayant de chasser ces idées absurdes. Oxana se serait bien moquée d'elle si elle l'avait vue déchirer la photo.

– Ma pauvre Mamouchka, tu es désespérément soviétique ! Ces policiers, c'est sans doute pour un ministre qui prend l'avion.

Encore tremblante, Marina rejoint sa fille. Oxana est en train d'enregistrer les bagages.

– Tu es pire qu'une gamine, Mamouchka, il faut te surveiller tout le temps. J'ai bien cru que tu m'avais *fauché compagnie*... Tiens, prends ta valise ; on file à l'embarquement.

– Oxana, je voulais...

– Oui, mais dépêchons-nous...

– Pour ta chorégraphie sur les femmes de science et l'atome, il y a un concerto de Bach qui conviendrait bien, me semble-t-il...

Les passagers pour Paris sont en train d'embarquer. Oxana presse le pas. Elles sont les dernières. Comme Nourieiev en 1966 prenant tout le monde par surprise en sautant par-dessus la barrière, Marina sent son cœur battre la chamade. Elle agrippe sa fille.

– Ma chérie, je dois te dire...

– Que tu ne pars pas avec moi, c'est ça ? Qu'il est temps de couper le cordon ombilical ? Ma pauvre Mamouchka, j'avais

compris. Mais pourquoi me l'annoncer au dernier moment ?

Marina s'était attendue à tout. À une crise de nerfs, à une scène, mais pas à ça. Elle a tout à coup mille choses à dire à sa fille, sa poupée, son angelot baroque, sa luciole, mille histoires à lui raconter, mille recommandations à lui faire. Elle voudrait en quelques secondes mettre fin à des années de non-dits, de tensions, d'incompréhension, lui parler de Sacha et de ses photos, de Madame Veuve qui n'était pas si méchante que cela, de Monsieur Victor son grand-père... d'Igor d'Albrik. Elle voudrait lui conseiller de... lui demander son avis sur... lui confier que... l'encourager... Elle voudrait lui crier qu'elle l'aime et que...

Et pourtant, c'est sans un mot qu'elle presse Oxana contre son cœur puis la regarde s'éloigner souriante, radieuse, élégante, une vraie femme, agitant la main dans sa direction.

– Pas de panique, Mamouchka, *tout est bien qui finit pour le mieux.*

# Remerciements

---

*Pour leurs témoignages précieux – sur la vie quotidienne à l'époque soviétique, sur l'ambiance à Kiev au moment de l'Indépendance ou après la catastrophe de Tchernobyl – qui ont contribué à enrichir mon récit, je tiens à remercier Alla, Galina, Hélène, Irina, Larissa, Loudmila, Natalia, Oxana, Svetlana, Tamara, Tatiana et tout particulièrement Angela Bassaniets, Olga Camel, Véronika Kuznichenko et Marina Starykh.*